

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

GUSTAVE BIENAYMÉ

Le coût de la vie à Paris à diverses époques

Journal de la société statistique de Paris, tome 38 (1897), p. 83-90

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1897__38__83_0

© Société de statistique de Paris, 1897, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

III.

LE COUT DE LA VIE A PARIS A DIVERSES ÉPOQUES.

II.

ESSAI D'UN NOUVEAU TRAVAIL (*fin*) [1].

ENSEMBLE DES PRINCIPAUX PRIX.

Si on élimine les objets dont les prix relevés dans les comptes des deux établissements choisis, quoique réunissant les conditions d'ancienneté et de continuité, n'ont pas assez de part dans la dépense, tels que les fromages secs, l'huile à manger, le vinaigre, le sel, la chandelle et le charbon de bois, il reste la viande, les œufs, le beurre, le vin, l'huile d'éclairage et le bois à brûler dont le rapprochement paraît pouvoir être fait utilement.

Ce rapprochement sera rendu plus sensible par la méthode graphique et c'est pourquoi, sur les tableaux ci-joints, les prix d'objets sont marqués d'année en année par des points dont la suite montre les variations, depuis deux siècles environ, pour la viande et l'huile, et bien plus anciennement, pour les œufs, le beurre, le vin et le bois.

Par simplification, les tableaux indiquent les prix hospitaliers et, seulement à leur défaut, les prix provenant de Louis-le-Grand, pour la plupart. Les points reliés par des traits forment des lignes qui commencent généralement, pour l'Hôtel-Dieu, vers 1730. Ces lignes sont prolongées par d'autres, figurées par la réunion des points à l'aide d'un pointillé, lesquelles représentent les prix du collège depuis 1688 et, précédemment, ceux d'origine diverse partant de 1653. Entre cette date et 1601 se trouve une lacune et, avant, des prix espacés servent de repères pour la statistique rudimentaire des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles.

Ce n'est pas sans scrupule que nous plaçons, comme faisant une même suite, des

(1) Voir *Journal de la Société de statistique de Paris*, numeros de fevrier 1895, p. 57, d'octobre suivant, p. 355, et d'octobre 1896, p. 375

prix de provenances diverses, car, pour tirer des conclusions rigoureuses du rapprochement de ces éléments disparates, il y aurait à se préoccuper des différences de valeur pouvant exister, à mêmes dates, d'un établissement à l'autre, en raison de qualités dissemblables ou par toute autre cause; mais, comme l'écart ne se montre généralement pas grand quand des prix contemporains se rencontrent à telle et telle source, il semble permis de n'y pas regarder de trop près pour un simple essai.

Afin que les lignes représentent, aux diverses époques, des mouvements comparables, c'est en mesures modernes que sont convertis les prix trouvés avec les mesures du temps et cités ainsi dans l'exposé précédent. C'est aussi pour assurer une correspondance exacte que les prix, ainsi convertis, le sont, de plus, en monnaie actuelle, d'après l'équivalence de l'ancienne monnaie de compte, mais non pas d'après la valeur réelle, en poids d'argent, de cette monnaie. Celle-ci a subi trop de variations pour qu'il puisse en être question dans le tracé spécial à chaque objet, sans une extrême complication, et il semble préférable de réserver de pareils calculs pour le résultat d'ensemble concernant les deux derniers siècles, en montrant les prix réels séparément dans un tableau en regard de celui consacré aux époques plus anciennes où l'écart a été grand, comme surtout dans la seconde moitié du xvi^e siècle.

Enfin, pour avoir une échelle en rapport avec le format des tableaux, les prix sont exprimés en centièmes de livre ou en centimes (10 par millimètre vertical) et les mesures sont réduites en fractions ou forcées en multiples de livres pesant, kilogrammes, voies, stères, litres et, pour les œufs, en dizaine.

La mise en œuvre la plus exacte de ces indications graphiques aurait consisté à marquer, au-dessus de chaque point figurant année par année (une par millimètre horizontal), un prix transformé, comme il vient d'être dit, le chiffre conventionnel de celui-ci, puis à additionner les colonnes de chiffres, à en tirer la moyenne qui, marquée à son tour par des points, constituerait la ligne résultante des lignes particulières.

Toutefois, pour donner à cette courbe l'importance voulue, il ne faudrait pas manquer de mettre, dans le calcul, les chiffres afférents à chaque objet, en rapport avec la part que celui-ci a dans la dépense parisienne. C'est ainsi que la viande, le vin et le bois, comptant pour beaucoup plus que le beurre, les œufs et l'huile dans cette dépense, leur prix devrait être majoré à proportion.

Si, alors, la correction convenable au point de vue monétaire était faite à la courbe moyenne, celle-ci représenterait, du moins pour les éléments principaux, le coût de la vie à l'hôpital ou au collège principalement.

Mais une courte étude ne comporterait pas de si nombreux calculs, et sur des tableaux de format typographique tant de chiffres ne sauraient être portés. Aussi, calculs et chiffres ont-ils été limités à des périodes quinquennales.

La majoration préalable des cotes (dans le calcul) proportionnellement à la part des objets dans la dépense ordinaire à Paris pourrait être basée, au moins pour le tableau VI, sur l'estimation des auteurs, selon les périodes voisines de la date de leur travail (1). Pourtant, comme les travaux de nos devanciers n'ont pas été faits

(1) Voir dans le numéro de février 1895 le tableau de chiffres aux pages 62 et 63 et le tableau graphique I à la page 66.

sur des données pareilles, et qu'aucun ne concerne l'époque ancienne, il a semblé préférable de prendre la moyenne des estimations pour chaque objet et de multiplier avec toutes les cotes d'une même ligne dans les tableaux V et VI. Ce multiplicateur a paru être 10 pour la viande, 11 pour le vin et 3 pour le bois; le beurre, les œufs et l'huile étant dans le rapport de 1 à ces nombres et par conséquent non sujets à majoration.

La ligne résultante obtenue (1) n'a pas besoin d'être modifiée sur le tableau VI pour raison monétaire et il en est de même sur le tableau V pour la portion de ligne pareille commençant à 1730, puisque, dès lors, l'écart entre la monnaie de compte du temps et la monnaie moderne étant devenu insignifiant, les livres, sous et deniers avec lesquels se trouvent exprimés les prix dans les comptes, peuvent être assez exactement convertis en centimes. Pour la portion de ligne résultante qui n'a pu, faute de prix pour quelques objets, être établie que de 1690 à 1720, l'écart entre les deux monnaies, sans être grand, vaut la peine d'être indiqué par une ligne superposée et tracée d'après les données scientifiques les plus récentes (2).

L'écart serait bien plus considérable (3) entre les tableaux III et IV si assez de prix avaient été marqués pour avoir des suites pareilles à celles des tableaux V et VI; mais, en présence de cette pénurie — un peu volontaire — d'indications, celles relevées sont montrées seulement pour faire juger des variations qui ont affecté les prix et non pour tirer une conclusion de leur ensemble.

En ce qui concerne le beurre, la faiblesse du prix de la livre (4), surtout la moitié seulement étant portée et d'après l'échelle adoptée, ne permet pas de les placer autrement qu'en ligne droite, même avec leur valeur monétairement réelle jusque près de la fin du xvi^e siècle, où ces prix se relèvent notablement d'eux-mêmes.

Pour les œufs, sur le tableau III, les prix nominaux du millier (5) se trouvent aussi en ligne horizontale; mais, sur le tableau IV, ils sont assez différents (6) pour que la ligne qui les représente ne soit parallèle qu'avant 1560 environ.

Ensuite, les prix nominaux du millier d'œufs quittent la ligne horizontale et les

(1) Avec cinq objets seulement, vu le trop peu de prix du pain et du vin au xviii^e siècle utilisables.

(2) Voir vicomte G. d'Avenel, *La Fortune privée à travers sept siècles*. Paris, 1895, p. 70; N. de Wailly, *Mémoire sur les variations de la livre tournois depuis saint Louis*. Paris, 1857, p. 222; le *Bulletin du Ministère des finances*, année 1888, 1^{er} semestre, p. 5, et Alf. de Foville, *La France économique*, 2^e éd. Paris, 1890, p. 360 et 361.

(3) Voilà de combien doivent être majorés les prix selon les dates; environ : 9 fois en 1372-1376; 6 fois 1/2 en 1427, 1434 et 1449; 5 fois en 1473, 1501-1505; 4 fois de 1522 à 1526; 3 fois ensuite jusqu'à 1581 et après 2 fois 1/2. On voit que, surtout au tableau IV, les prix nominaux ne commencent à s'élever que quand s'abaisse la valeur réelle. Toutefois, il s'en faut que la compensation soit suffisante et ce n'est pas uniquement à la cause monétaire que doit être attribuée l'augmentation qu'on constate pour la fin du xvi^e siècle.

(4) En 1427, 1 sol 2 deniers parisis, soit environ 0 fr. 07 c. de valeur nominale et 0 fr. 45 c. de valeur réelle eu égard à celle au poids d'argent de la livre tournois d'alors (6 fr. 53 c.). En 1600, 4 sols, soit nominalement 0 fr. 20 c. et réellement 0 fr. 49 c.. la livre tournois n'étant plus qu'égale à 2 fr. 57 c.

(5) En 1372, 2 livres 18 sols (après conversion en monnaie tournois). soit 2 fr. 90 c.; en 1376 et 1427. 2 livres 10 sols = 2 fr. 50 c. et, en 1449, 1 livre 10 sols = 1 fr. 50 c.

(6) Aux mêmes dates, 26 fr. 71 c., 22 fr. 25 c., 16 fr. 25 c. et 8 fr. 53 c.

Tableau III. Prix payés à Paris aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles en monnaie de compte convertie en centièmes de livre tournois.

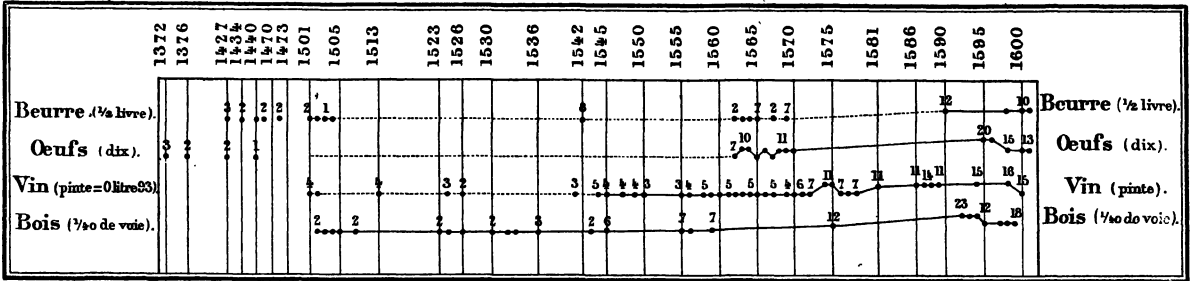


Tableau V. Prix payés à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles en monnaie de compte convertie en centièmes de livre tournois.

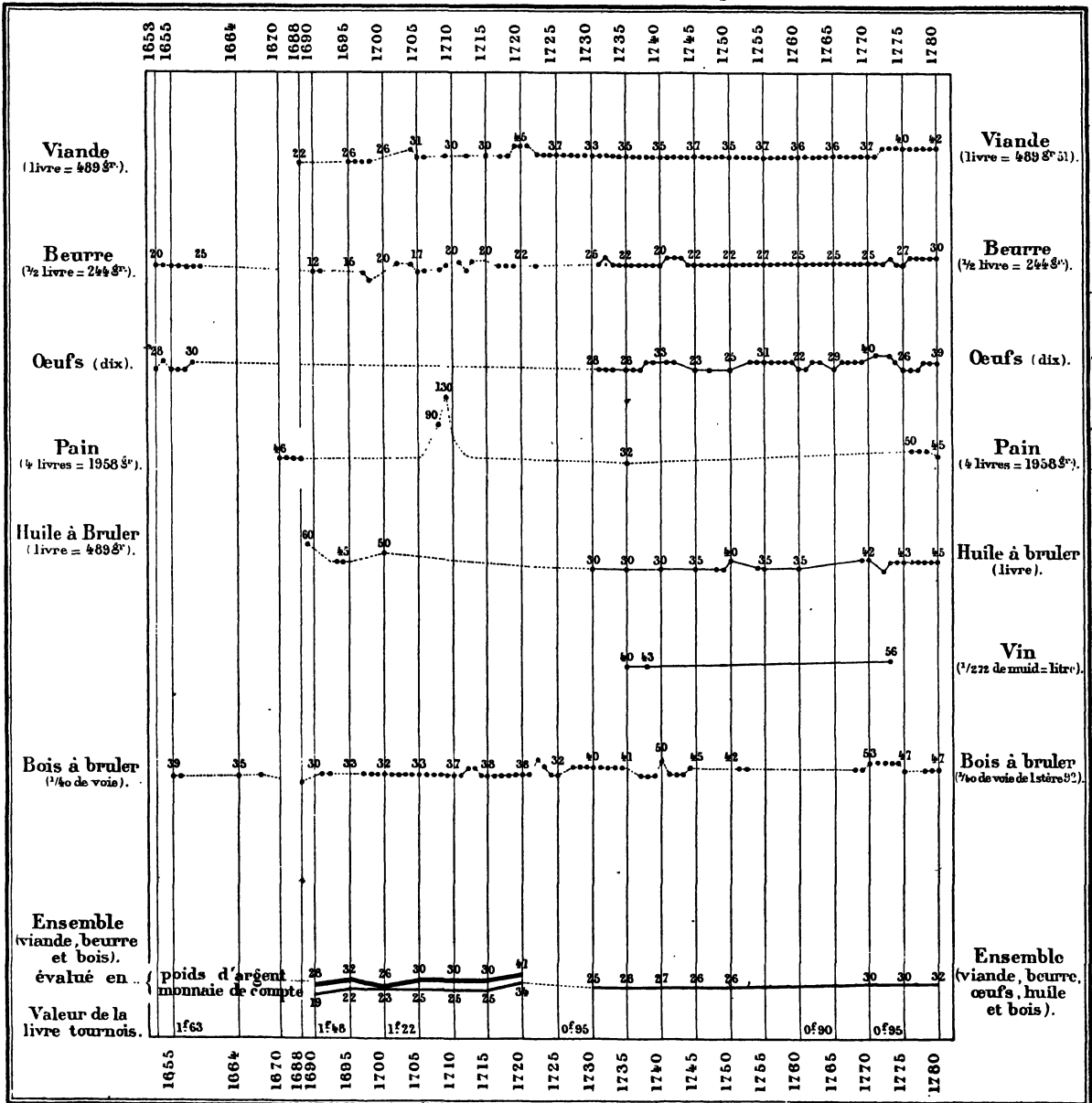


Tableau IV. Prix ci-contre évalués en poids d'argent et en centièmes de livre tournois.

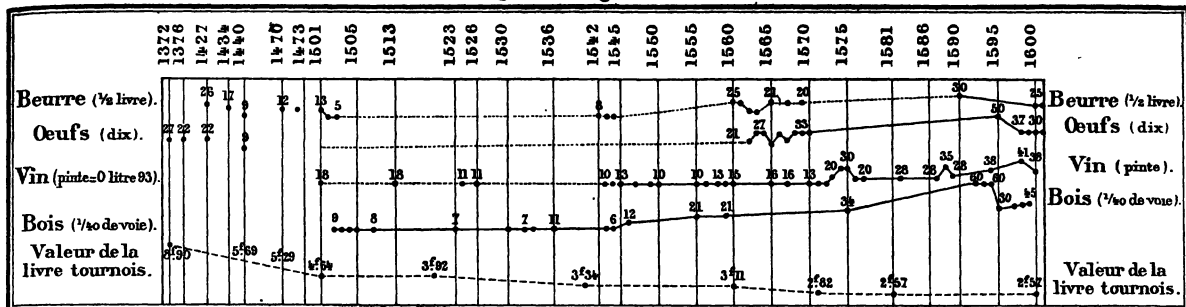
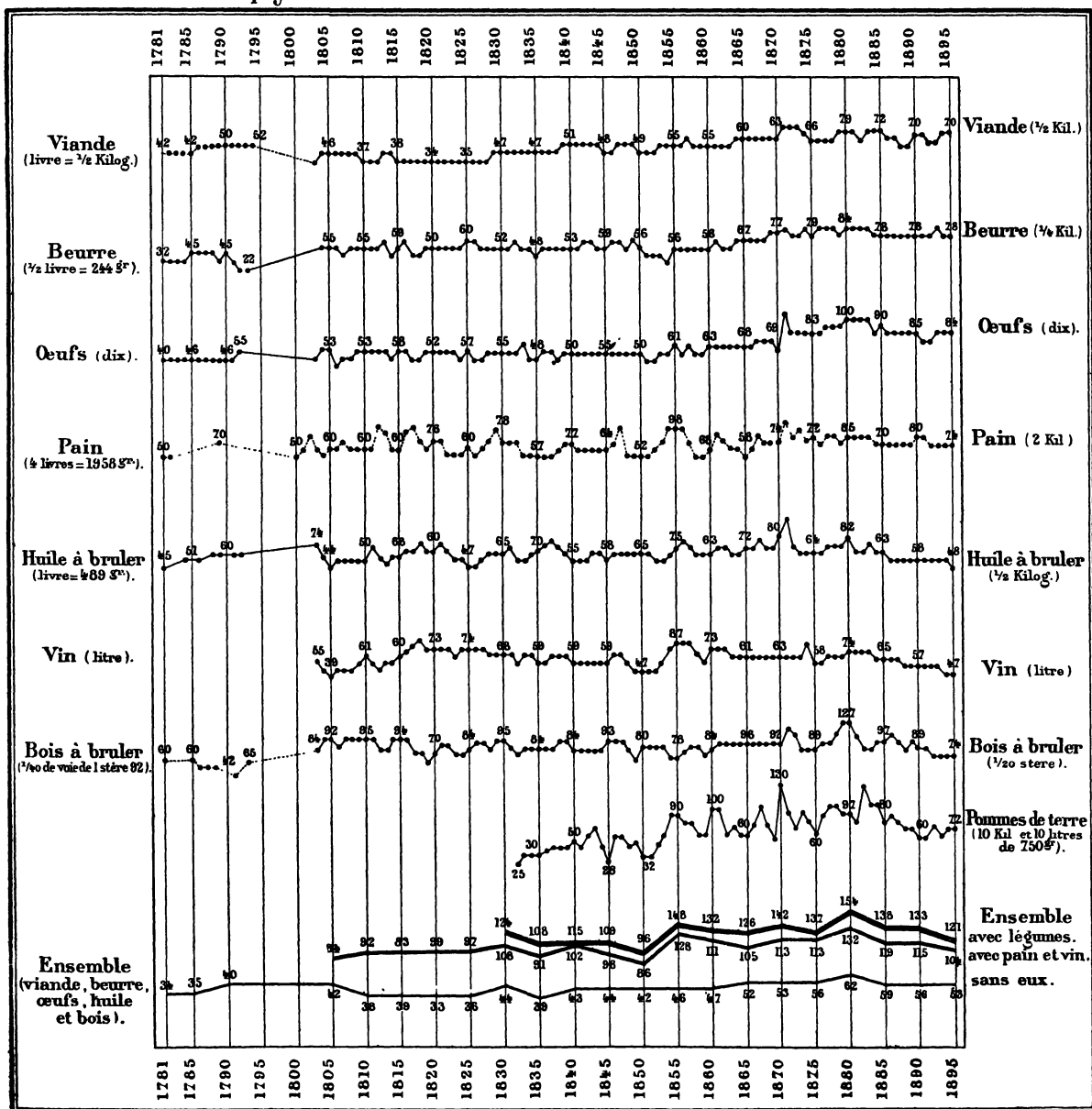


Tableau VI. Prix payés à Paris à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e convertis en centimes.



prix réels sont presque parallèles à ceux-ci parce que, à cette époque, la valeur de la livre tournois ne varie relativement que peu (1).

Sur les mêmes tableaux les prix du vin, nominaux et réels, sont, par cette raison, presque équidistants, excepté les derniers qui diffèrent pas mal (2) et les prix du bois, longtemps assez faibles, pour être en ligne horizontale jusqu'en 1545, montent beaucoup après cette date, mais diversement (3).

Les quelques prix portés au tableau V pour le milieu du xvii^e siècle (1653-1667) ne se sont accrus que de moins d'une fois (4); mais il n'y a pas encore, pour cette époque, à faire de calculs comparables à ceux qui deviennent possibles par la constatation complète des prix relatifs aux objets choisis. C'est à partir de 1690 que cela peut être fait; aussi, sans plus chercher la vraie position due aux points de chacune des lignes qui commencent à cette date, suffit-il de ne s'occuper que du rehaussement des points représentant la moyenne. Superposés à ces points, d'autres indiquent l'effet de la majoration monétaire, lequel n'était pas considérable, puisque la valeur réelle de la livre de compte n'était plus grande alors (5). On voit que les deux lignes formées par les deux sortes de points sont peu distantes, et on conçoit que si une lacune, dans les prix du beurre, ne les interrompait pas, elles se seraient confondues vers 1725, date à laquelle les deux monnaies sont devenues pour ainsi dire égales.

En regardant les deux lignes presque parallèles (1690-1720), on les aperçoit se rapprocher sensiblement vers 1700, puis s'écarter jusqu'en 1720. Or, comme c'est à l'augmentation seule de la viande, laquelle compte le plus dans la dépense (6), qu'est dû ce mouvement, il est difficile de voir en lui, comme on en serait tenté, un effet du système de Law qui, du reste, a causé moins de perturbation, dans les prix, qu'on ne le croit (7).

De 1730 à 1770, presque pas de variation, et c'est seulement après que la ligne s'élève un peu, mais sans dépasser, en 1780, le chiffre réel de 1695.

Sur le tableau VI, en 1781, la moyenne a déjà changé un peu et, en 1790, elle a changé davantage, de sorte que, avant ces dernières années, où le trouble se constaterait, comme en toutes choses, dans le prix des denrées, si on les avait (8), le xviii^e siècle finit avec des chiffres guère plus forts que ceux de son début.

En 1805, alors que les prix se trouvent en nombre plus suffisant, la moyenne est un peu au-dessus de celle de 1790; mais les suivantes baissent et celle de 1820 est la plus basse de notre siècle. En 1830 se retrouve, à peu près, le niveau de 1805, et de 1840 à 1860 se montrent des chiffres plus élevés. En 1865, ce sont des nou-

(1) 3 fr. 11 c. jusqu'en 1572; 2 fr. 88 c. de là à 1579 et 2 fr. 57 c. pour la fin du siècle.

(2) En 1545, la livre tournois égalant 3 fr. 34 c., le prix nominal correspondant à l'hectolitre, qui était de 4 fr., montait en réalité à 13 fr. 56 c. D'après les indications ci-dessus, la différence était : en 1573. de 11 fr. à 31 fr. 62 c ; en 1581, de 11 fr. à 23 fr. 27 c. et en 1600, de 15 fr. à 38 fr. 55 c.

(3) En 1575, par exemple, la différence était, par voie, de 4 l. 15 s. = 4 fr. 75 c. à 13 fr. 50 c. et pour le prix le plus fort, celui de 1594. elle allait de 9 l. 35 s. = 10 fr. 75 c. à 23 fr. 16 c.

(4) La livre tournois ne valant plus alors que 1 fr. 62 c

(5) La livre tournois ne valant plus que 1 fr. 48 c. jusqu'en 1700 et 1 fr. 22 c. de là à 1720.

(6) Pour les objets portés au tableau V.

(7) Voir le vicomte G. d'Avenel, *La Fortune privée à travers sept siècles*, p. 69.

(8) Voir Léon Biolley, *Les Prix en 1790*, déjà cité.

veaux qui les dépassent, après quoi ils ne cessent de monter pour, après le point culminant de 1880, presque double de celui de 1820, descendre au taux antérieur (1865-1875) et le dernier (1895) [1] n'est que de peu inférieur aux deux précédents (1885 et 1890), c'est-à-dire un peu moins du double des chiffres de la fin du XVIII^e siècle.

On se rappelle que tous les calculs dont il s'agit ne concernent que la viande, le beurre, les œufs, l'huile d'éclairage et le bois, le vin n'ayant pu y être compris (2) ; mais comme les prix de cette boisson, si abondamment consommée à Paris, se trouvent avec continuité, dès 1803, il devient possible de les faire entrer dans les calculs. De plus, les prix du pain, à peine connus pour quelques années des XVII^e et XVIII^e siècles, l'étant dès 1800 sans interruption, il est loisible, les combinant avec les prix du vin, d'avoir, depuis 1805, une autre série de moyennes (vin et pain) et de les additionner avec les premières pour obtenir de nouveaux points engendrant une ligne résultante à la formation de laquelle concourent tous les objets déjà nommés. On voit que cette nouvelle ligne diffère fort de l'autre. C'est que, pour être majorés proportionnellement à la dépense moyenne, les chiffres du vin sont multipliés par 11, comme il a été dit, et les chiffres du pain multipliés par 7 en vertu de la même méthode. A ces deux objets, par conséquent, sont dues les divergences accentuées de 1850 et 1865, et celles, moindres, de 1805 et 1895 ; mais, quelque intérêt que puissent avoir la ligne résultante du tableau V et celle qui la continue sur le tableau VI, la ligne nouvelle en question présente un bien autre intérêt, car elle seule permet de conjecturer ce que donnerait la combinaison des lignes particulières à tous les objets dont les prix ont été relevés pour notre siècle, alors que pour les précédents l'absence des prix du vin et du pain ne permet que d'incertaines conjectures.

La connaissance des prix de l'Assistance publique, depuis 1832, concernant les légumes frais (choux, navets et carottes), les légumes de saison, les pommes de terre, les haricots, lentilles, pois et autres légumes secs, a permis d'établir une moyenne des prix de cette nature et de superposer à la ligne exprimant les prix, y compris le pain et le vin, encore une autre ligne résumant celle-ci, augmentée des prix des éléments végétaux de la nourriture parisienne (3). Ainsi, pour les soixante-cinq dernières années, sont quelque peu complétés les renseignements cherchés, sans toutefois rendre beaucoup moins incertaines les conjectures permises.

Si incertaines même sont ces conjectures qu'il vaut mieux reconnaître l'inanité de toute tentative pour avoir, avec peu d'indications, un aperçu du coût de la vie à Paris, sous l'ancien régime. Même pour notre siècle, moins incomplet en renseignements, la comparaison de ceux-ci est loin de constituer autre chose que l'étude sommaire d'un côté de la question. A ceux seuls qui travailleraient dans un champ moins limité ou plus fertile, une meilleure récolte de renseignements d'ordre plus général assurerait la réussite.

Considérant donc la seule ligne d'ensemble réellement utilisable, on remarque

(1) Au cours du présent travail, il est devenu possible d'avoir les prix jusqu'à cette date.

(2) Voir *Journal de la Société de statistique de Paris*, numéro d'octobre 1896, page 382.

(3) Pour plus de clarté, les prix des pommes de terre, choisies comme exemple, à cause de leur caractère très nutritif et de leur consommation générale, figurent seuls au tableau VI, quoique la moyenne des divers légumes énoncés ci-dessus ait servi au calcul de la ligne d'ensemble en question.

que, des premières aux dernières années du XIX^e siècle, les cotes ont presque doublé; que leurs plus grandes hauteurs se trouvent en 1855 et 1880 et que, dans les quinze années les plus récentes, s'est établie une baisse qui paraît devoir continuer. Ceux que trouble la croyance quelque peu moutonnaire que « tout augmente » pourront trouver là les surprises annoncées au début de ce simple essai, tenté moins pour asseoir un jugement hypothétique que pour indiquer ce qui pourrait être fait par de plus autorisés.

Gustave BIENAYMÉ.
